

d'élaboration (de « théorisation », dirait l'auteur), dévoilent souvent des vérités qu'il convient de manier avec précaution. « Psychiquement dangereuses sont les vérités qui n'ont pas eu le temps de prouver leur pouvoir apaisant » (p. 17). On devine ici la prudence et la sensibilité avec lesquelles Alain-Noël Henri intervient auprès des différents acteurs du travail social.

Au-delà de l'intense plaisir à rire, à saisir sa « gravité » et à penser qu'offre l'auteur, cet ouvrage témoigne ainsi de l'intérêt et de la pertinence d'inventer des dispositifs ludiques lorsqu'ils permettent de mettre en évidence et de partager, dans une atmosphère sécurisée, toutes sortes de « vérités » psychiques. On peut juste regretter de ne pas avoir accès à quelques illustrations du travail clinique mené au sein des groupes de formation et de supervision à partir des histoires drôles. Mais il s'agit sans doute d'un autre projet que l'on ne peut qu'appeler de nos vœux.

Gilles Amado

Professeur émérite de psychosociologie des organisations à HEC  
Membre du Laboratoire GREGHEC-CNRS  
amado@hec.fr

Vincent de Gaulejac, Florence Giust-Desprairies et Ana Massa (sous la direction de)

### **La recherche clinique en sciences sociales**

Toulouse, érès, collection « Sociologie clinique », 2013

Voici un livre important et même indispensable pour les psychosociologues et toutes les personnes – académiques ou intervenants, étudiants ou spécialistes des sciences humaines – qui s'attachent à interpeller, comprendre et penser cliniquement le social. Il ponctue et condense un travail de recherche sans précédent mené sur plus de quarante années au sein du Laboratoire de changement social de l'université de Paris 7 (Denis-Diderot), véritable creuset intellectuel ainsi que lieu d'échanges privilégié pour la sociologie clinique, la psychosociologie et la psychologie sociale clinique, en France et bien au-delà. Y ont dialogué et interagi fructueusement au fil des ans, sous la direction de Vincent de Gaulejac et, plus récemment, la codirection de Florence Giust-Desprairies, quatre générations de chercheurs cliniciens, depuis les pionniers, tels Max Pagès, fondateur du LCS, Eugène Enriquez ou Jacqueline Barus-Michel, jusqu'aux doctorants venus de multiples horizons géographiques et culturels pour se former à la recherche clinique dans le cadre de leur thèse. Se trouve ici rassemblé, en quelque 350 pages, comme un « état de l'art » de la production d'idées, de théories et de méthodes qui résulte de cette aventure humaine, institutionnelle et épistémique unique en son genre dans ce domaine. Le projet de connaissance qui l'anime est si articulé et consistant que l'on peut parler pour ce livre non seulement d'ouvrage collectif, mais bel

et bien d'œuvre commune, impulsée et coordonnée par Vincent de Gaulejac, Florence Giust-Desprairies et Ana Massa. La première phrase de leur introduction annonce d'ailleurs d'emblée la couleur : « On ne pense pas tout seul. » Œuvre commune et néanmoins polyphonique, puisque les textes regroupés et mis en correspondance pour l'occasion constituent autant d'approches, modalités et illustrations d'une clinique dont la fécondité a pour corollaire de ne jamais laisser indemne le chercheur et de le mettre directement à contribution au plan personnel et existentiel : tant dans l'interaction avec les sujets humains qui constituent les « objets » de sa recherche – dont lui-même au premier chef, ainsi que le rappelle Jacqueline Barus-Michel – qu'avec ses collègues chercheurs.

À ce titre, le LCS fait figure d'authentique « laboratoire », pour reprendre le néologisme forgé jadis par Didier Anzieu à propos d'un autre lieu de germination théorico-clinique, malheureusement dissout il y a peu, le CEFFRAP. Un « laboratoire de changement social », donc, où la réflexion des uns se met en mouvement et se transforme dès lors qu'elle se frotte à celle des autres, que ce soit dans les équipes de recherche-intervention ou à la faveur de présentations et débats suscités dans les groupes de travail et séminaires. S'y ajoute la dimension du désir qui pousse à « penser collectivement », comme le souligne Jean-Philippe Bouilloud. Cette expérience intellectuelle et désirante partagée a ainsi permis de construire et étayer d'année en année une orientation scientifique singulière, particulièrement innovante et heuristique, qui a pour ambition de croiser deux traditions distinctes : l'une méthodologique d'inspiration clinique ; l'autre théorique ancrée dans les sciences sociales. Ce livre, que l'on pourrait qualifier en cela de programmatique, en est l'expression la plus actuelle et sans doute la plus complète.

La première partie, consacrée aux enjeux épistémologiques, revisite d'abord à la boussole clinique différents champs de connaissance ou courants de pensée : sociologie, psychanalyse, anthropologie, phénoménologie, *gender studies*, etc. Ce faisant, les auteurs qui font office d'« éclaireurs » (Florence Giust-Desprairies, Muriel Montagut, Pascal Fugier, Cédric Faure, Irene Ehrlich et Fernando Gastal de Castro, David Faure, Ana Massa) explorent et se réapproprient des zones d'influences conceptuelles où l'on rencontre tour à tour Freud, Durkheim, Mauss, Sartre, Foucault, Bourdieu, Michel Henry ou Castoriadis, afin de dresser la topographie d'une épistémologie clinique vivante et transdisciplinaire. Sont alors approfondies des problématiques aussi cruciales en la matière que la question du sujet dans sa relation au collectif, le rôle de l'affectivité et de l'inconscient dans l'analyse psychosociologique ou encore la façon dont les rapports de pouvoir et de domination influencent le lien à l'objet et le dispositif.

C'est que la reconnaissance de l'intrication des processus psychiques et sociaux conduit à considérer et vivre la recherche comme une coconstruction de sens, dans toute la force et l'étendue de l'acceptation. Ainsi que le remarque Florence Giust-Desprairies, le chercheur clinicien aborde son « terrain » non par la théorie, mais à partir du trouble affectif occasionné par son immersion.

Le travail scientifique opère, dès lors, dans et par les mouvements transférentiels et contretransférentiels qui se développent en situation entre des sujets observateurs et acteurs. L'objectif de généralisation théorique vise en ce cas à s'intéresser à la fois aux lois structurelles et aux conditions d'émergence des mécanismes médiateurs des déterminismes sociaux et vécus subjectifs dans leurs temporalités et leurs contextes.

Une attention particulière est portée, de ce point de vue, à la domination de la rationalité instrumentale, qui tend à abraser la subjectivité et à engendrer une perte de sens. La science n'en est pas exempte, qui est le fruit d'une histoire dont l'épistémè actuelle est de plus en plus réglée par un idéal performatif. Le chercheur clinicien doit donc rompre avec le type de recherche objectivante et de savoir en surplomb qui s'impose dans le champ scientifique, autrement dit « rompre avec la rupture » entre sujets et objets. Mais, comme le note Pascal Fugier, il ne lui suffit pas pour ce faire de s'en tenir à une fonction « révélatrice » de l'intelligibilité des phénomènes auprès de ceux qui les vivent ou les subissent. Car si dans la sociologie bourdieusienne, la prise de conscience des « habitus » qui les conditionnent est censée permettre aux acteurs de s'en émanciper, l'approche socioclinique appréhende quant à elle l'émancipation en tant que praxis où le clinicien doit s'impliquer subjectivement pour accompagner l'éveil à la connaissance.

La deuxième partie de l'ouvrage propose ensuite d'explicitier en quoi mettre au travail l'implication du chercheur constitue une exigence de scientificité. En effet, c'est à la fois une particularité et un impératif de l'approche clinique que de faire de la « position subjective » de celui qui cherche un levier préférentiel et inégalé de production de connaissance, dont les conditions de validité requièrent alors conjointement l'exercice d'une réflexivité critique exigeante, aussi bien psychologiquement que socialement. On l'aura compris : la quête d'objectivité ne passe pas ici par une désobjectivation (au demeurant illusoire) de la recherche, mais se trouve au contraire étroitement, voire consubstantiellement, liée à une subjectivité pleinement reconnue, assumée, intégrée à la démarche scientifique et constamment « travaillée » par le chercheur *in situ* et *ex-post*. Tout est là, mais y parvenir n'est pas une mince affaire. Aussi les contributeurs de cette partie (Jacqueline Barus-Michel, Rose Myrliè-Joseph, Harmony Glinne-Demaret et Anne-Christine Le Gendre, Alain Minet, Dominique Piau, Sophie Hamisultane, Iclâl Incioglu) fournissent-ils au lecteur des pistes de réflexion précieuses pour construire une posture entre implication et distanciation, confrontation à l'énigme intrapsychique et exploration de l'imaginaire social, identification et reconnaissance de l'altérité, compréhension et explication, élaboration du vécu et analyse théorique.

Enfin, la troisième et dernière partie de l'ouvrage s'intéresse à la place concrète, presque matérielle de la clinique dans les dispositifs d'investigation ou de transmission. Les auteurs (Fabienne Hanique, Fernando Gastal de Castro et Patricia Guerrero Morales, Francisca Espinoza, Clarisse Lecomte, Jean-Philippe Bouilloud, Vincent de Gaulejac, Florence Giust-Desprairies et Anne-Christine Le Gendre) y présentent et discutent un ensemble d'approches

et de techniques d'orientation clinique mobilisables dans les processus de recherche, tout en s'interrogeant sur ce qui peut se transmettre cliniquement, que ce soit à travers la relation entre directeur de thèse et doctorant ou en séminaire d'analyse des pratiques cliniques de recherche. Le LCS a ainsi mis en place, pour les « apprentis chercheurs », une journée mensuelle où il leur est notamment possible d'exprimer et élaborer leurs angoisses théoriques et méthodologiques dans un cadre de partage. De tels espaces permettent également d'apprendre comment contourner les dogmes de la recherche classique qui se présente comme un parangon de neutralité par l'utilisation du pronom « nous » dans l'écriture scientifique. Le chercheur clinicien, comme le met en évidence Fabienne Hanique, apprend au contraire à pouvoir dire et écrire « je » : un « je » de sujet, décentré du Moi.

À cette fin, la recherche clinique s'appuie sur des techniques qui lui sont spécifiques : tel « l'organidrame » qui consiste à créer un espace transitionnel pour articuler problématiques subjectives et questionnements sociopolitiques, en s'inspirant tout en se différenciant du psychodrame morénien et du théâtre forum. Les participants y jouent des scénarios liés à leurs activités et difficultés de chercheurs/intervenants, afin de mettre collectivement au travail ce qu'ils en retirent en termes de réflexivité. Dans une perspective analogue, Clarisse Lecomte, *via* une recherche portant sur de nouveaux enseignants titulaires d'un collège d'Île-de-France, présente une méthode d'analyse des pratiques « tout à la fois objet et moyen de recherche ». Plus généralement, l'approche clinique permet de réinstaurer de l'énonciation là où la violence de l'histoire l'avait réduite au silence. Parfois l'Histoire avec un grand H, comme le montre en particulier Francisca Espinoza à propos de la dictature de Pinochet au Chili.

Au terme de ce compte rendu, il apparaît que vouloir résumer l'apport d'un ouvrage aussi riche dans le cadre d'une simple recension s'apparente à une gageure. D'autant que l'intérêt de sa lecture réside également dans le processus de partage et la connivence qui s'instaurent au fil des pages entre lecteurs et auteurs. Avec ce livre, la recherche clinique se construit sous nos yeux, entre nos mains. Chapitre après chapitre, nous voilà embarqués aux côtés des chercheurs, sur leurs terrains, regardant leurs notes par-dessus leur épaule, comme un amateur d'art scrutant le peintre à l'œuvre devant sa toile, chaque minute plus désireux de prendre à son tour le pinceau et prêt à s'y essayer. Car c'est bien là l'une des vertus cardinales de la science clinique proposée ici que de nous restituer quelque chose de nous, entre désir et capacité, pour pouvoir, selon les derniers mots de conclusion de Vincent de Gaulejac, « recouvrer des possibilités d'action sur le monde ».

Gilles Arnaud et Kévin Flamme  
ESCP Europe  
garnaud@escpeurope.eu